

UN IDIOT
DANS LA VILLE

Pierre de La Coste

Un idiot dans la ville

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

- Poèmes faciles*, collection du Club des poètes, 1981
Les majoliques, poèmes, X2M, 1992
La ville, collection du Club des poètes, 1997
Qui veut tuer Fred Forest ? roman, éditions 00H00.com, 2000
L'Hyper-République, essai, Berger-Levrault, 2003
Arkhalia, le livre sans page, roman, Lampsaque, 2006
Mama, nouvelle, Dédicaces, 2011
Apocalypse du Progrès, essai, Perspectives libres, 2014

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

Pour Sofi

*« Chaque jour j'attache moins
de prix à l'intelligence. »*

Marcel Proust,
Contre Sainte-Beuve

AVE CAESAR

Je ne sais plus lire, je ne sais plus écrire. Tiens, j'ai écrit cela et je l'ai relu. Je sais donc à nouveau lire et écrire, pour la première fois depuis mon accident vasculaire cérébral (AVC), il y a plus d'un an.

Pour me rappeler ces trois lettres, A, V, C, je dois passer par la formule « Ave César », ancrée dans ma mémoire ancienne. Ave Caesar morituri te salutant, disaient les gladiateurs, ces esclaves-combattants, avant de s'affronter devant le peuple et l'Empereur.

Je n'avais probablement jamais cessé de savoir lire et écrire, mais je ne le savais pas. J'avais oublié que je savais lire et écrire, ce qui revient au même. La peur panique d'avoir à repasser par le long apprentissage des classes maternelles, la 12^e, la 11^e, la 10^e, toutes les étapes obligées de l'enfance et de l'adolescence, me paralysait. À tort, donc.

Tout, ou beaucoup, est en train de revenir; contrairement à mes prévisions les plus pessimistes. Tout revient douloureusement, dans le désordre, par blocs. Pour l'instant, tout va, dans la douleur, dans le bon sens... Mais combien de temps? L'état de ma mémoire est supportable, parce qu'il est provisoire. Reviens, mémoire! En dehors de toi, il n'y a rien.

Néanmoins, main droite demi-paralysée, vision amputée à droite, mémoire encore largement défaillante, j'écris lettre par lettre, pour me souvenir. Je devrai néanmoins me ménager, cela tombe bien, on écrit toujours trop.

Je pense à l'effort surhumain de mon frère humain, Jean-Dominique Bauby, écrivant son livre, Le scaphandre et le Papillon, (Robert Laffont, 2011), sans aucun contact avec l'extérieur. J'ose dire, néanmoins, que ma situation est pire encore que la sienne, puisque sa mémoire et son intelligence, selon ce livre, étaient restées intactes. Ce qui n'est pas mon cas. Mais oserais-je envier la situation qui fut la sienne?

Tout est mémoire. Rien n'existe en dehors de la mémoire, même si elle est enfermée dans un cerveau sans pouvoir en sortir. « Nous sommes libres dans ce qui dépend de nous », comme le dit un auteur ami, dont j'ai oublié le nom. Nous sommes peut-être tous libres, enfermés dans notre mémoire.

Bien entendu, l'idée de mettre fin à mes jours n'a jamais cessé de me hanter, de m'occuper jour et nuit, depuis mon accident : tous mes organes, toutes les cellules, tous les atomes qui composent mon corps ont cessé d'avoir envie de vivre ensemble...

Mais, finalement, tout bien considéré, je vais écrire un livre, plutôt que de me suicider. C'est sans doute une erreur, mais moins grave que la première et le bon Dieu, avec qui je parle de temps à autre, voudra bien me la pardonner, celle-là, la seconde, alors qu'il n'aurait rien pu faire pour la première.

Je suis étrangement vieux et jeune à la fois – 57 ans –, et ma vie vient de passer par cet effroyable carnage de neurones, dont elle ne se remettra peut-être jamais. Ce livre, j'aurais préféré ne pas avoir à l'écrire, mais, si rien n'est pire que de devenir idiot, rien n'est meilleur que de l'avoir été.

Lecteur, arrête de le feuilleter distraitement, mon livre, chez le dernier libraire de ton quartier qui ne soit pas encore transformé en restaurant japonais ! Achète-le, nom de Dieu ! Tu verras qu'il parle de choses qui pourraient t'arriver... mais non, n'aie pas peur, bon sang ! Il n'est pas si lugubre que ça. Achète-le, mon livre, ou je me suicide ! hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère...

PARTIE DE CHASSE

Voici comment les choses se sont passées pour mon Accident Vasculaire Cérébral. Nous étions en train de cheminer dans une épaisse forêt primaire, mes compagnons chasseurs-cueilleurs et moi-même, sur les traces d'un troupeau de mammoths, gibier difficile et dangereux, s'il en est. Au-dessus de nous, je m'en souviens, un vol d'oiseaux, à la forme si caractéristique de pointe de flèche en silex, passa lentement dans le ciel clair. C'était, en principe, un heureux présage...

Trop tard, hélas ! nous entendîmes un terrible barrissement. Un grand mâle, furieux, était sur nous. Les chasseurs devinrent les chassés. Mes compagnons s'égaillèrent en un clin d'œil dans les fourrés. Je n'en eus pas le temps. L'animal m'avait rattrapé, me projetant au sol, de sa trompe, phénoménale et souple. J'entendis le bruit que fait la patte d'un mammoth lorsqu'elle s'abat sur le crâne d'un Sapiens : « stroke ! » La suite de la scène se déroula dans une sorte de halo brumeux, mais demeure gravée très précisément dans ma mémoire. Mes compagnons entourèrent immédiatement l'animal en poussant des cris, en agitant leurs lances et leurs haches de silex, tout cela au péril de leur propre vie.

Le mammoth, toujours plus fou de rage, mais qui avait à peine commencé à me piétiner, se retourna contre eux. Ils l'entraînèrent habilement à l'écart, vers un ravin. En le déstabilisant, ils le firent

se renverser de tout son long, l'étripèrent vivant, le coupèrent en morceau et commencèrent à le dévorer pour reprendre quelques forces... À ce moment, je perdis entièrement connaissance et sombrai dans une nuit profonde.

La douleur, atroce, me réveilla. J'étais couché, solidement attaché et porté à bout de bras sur une sorte de nacelle formée de solides branches et de peau de mammouth. Les énormes quartiers de viande suivaient, attachés comme moi dans les sacs de la même peau. Nous venions d'inventer le premier brancard, sur le modèle du moyen de transport de la viande de mammouth. Les hommes, mes compagnons, le visage fermé, me portaient en silence. Je leur demandai à plusieurs reprises de m'abandonner à la mort, mais ils ne me répondirent pas et me bourrèrent la bouche d'intestin de mammouth et les côtes de coups de massue, première forme d'anesthésie de l'histoire. Je perdis à nouveau connaissance.

Lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, sous la voûte sombre d'une grotte, je perçus d'abord une immense et rassurante douceur m'envahir. Un visage souriant était penché vers moi. La douleur revenait, certes, ma tête bourdonnait, je me sentais étrangement faible. Mais ma blessure avait été lavée et pansée avec des plantes aromatiques et bienfaisantes. Une certaine confiance me revenait. Le sourire de cette femme me rappelait quelque chose. Ce n'était certes pas ma mère et pourtant ce sourire était maternel... Nous venions d'inventer, à nous deux, la première infirmière de l'histoire de l'humanité !

Au début, je ressemblais d'ailleurs beaucoup à un bébé. Nourri, protégé, lavé, soigné, par ces souriantes personnes. Les hommes, eux, avaient quasiment disparu de mon environnement, même si quelques gardes armés de massues assuraient discrètement la sécurité de l'ensemble. De temps à autre, ils passaient dans la grotte pour apporter quelques victuailles, ou me déplacer, ce qui revenait à peu près au même.

Il faut aussi signaler les membres, mâles et femelles, d'une étrange tribu, très pacifique : les quinés. Ils venaient me voir, m'ausculter, me masser, me faire bouger les bras et les jambes, puis repartaient. Leur passage me faisait du bien, mais je ne savais pas pourquoi.

Puis, de bébé je devins enfant, c'est-à-dire bruyant, insupportable, remuant, presque dangereux à cause de mon gabarit. Je pouvais en effet me déplacer en claudiquant, la jambe traînante. Les femmes me laissèrent donc sortir de la grotte, sous surveillance lointaine. Le choc fut rude. La lumière m'éblouit, la forêt m'effraya. Je ne me sentais plus à ma place, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Mes anciens compagnons de chasse, contrairement aux femmes, me regardaient avec un mélange de curiosité et de mépris. Les hommes m'interdisaient dorénavant de me joindre à leurs chasses, les femmes me refusaient l'accès permanent à la grotte. Comme un enfant indocile et sauvage, lorsque j'étais dedans, je voulais sortir, et lorsque j'étais dehors je voulais rentrer.

Que faire ? Mon désarroi était profond, l'ennui et la solitude me gagnaient, les enfants m'horripilaient. Je pouvais me redresser, en m'accrochant aux branches, comme nos très proches cousins à quatre pattes. Mais comment me déplacer ? Je finis par emporter la branche avec moi. Puis je sélectionnais des branches de plus en plus légères, solides et souples. Je découvris que la forme idéale comportait une longue tige dotée de deux ramifications plus courtes, que je pouvais coincer, l'une dans ma main, l'autre sous mon aisselle droite. Je venais d'inventer la béquille !

Fort de ma découverte, j'osai la présenter à l'ensemble de la tribu, le soir, autour du grand feu. Les enfants rirent beaucoup, les femmes et les vieillards applaudirent et me proposèrent de les accompagner lors des prochaines séances de cueillette et de piégeage du petit gibier. Mais l'élite de la tribu, à laquelle j'avais appartenu, les jeunes hommes, les chasseurs de mammoths,

quoiqu'intéressée par l'aspect technique de l'invention, se montra beaucoup plus sceptique et réticente.

— Tu restes dangereux pour tes compagnons, dans ton état, et nous ne pouvons pas prendre un tel risque, grincèrent-ils avec force.

Les femmes et les vieillards répondirent vertement. Le premier débat démocratique de l'histoire de l'humanité était né, dans le bruit et la dispute. Je ne voyais absolument pas où cela pouvait me mener. Enfin, notre vieux chef à barbe blanche se leva et prit la parole, dans un silence respectueux :

— Compagnons ! Je vous ai tous bien écoutés, les uns et les autres. Vous avez tous bien compris qu'une telle blessure permanente, qu'on appelle un handicap, peut frapper à tout moment chacun d'entre nous, homme ou femme, vieillard ou enfant, pendant la chasse, ou hors de la chasse. Il est le propre de l'homme de ne pas abandonner ses blessés, pas plus que ses bébés et ses enfants, pourtant étrangement fragiles. Homo Sapiens ! Voici donc ce que j'ai décidé. Notre compagnon à béquille nous accompagnera bien à la chasse aux mammoths, mais dans une tâche de conseil et de stratégie, placé directement auprès de moi, un peu à l'écart de la traque et de la mise à mort de l'animal, confiée aux plus jeunes et aux plus vigoureux.

Sur le moment, je n'étais pas enchanté de cette décision. Je voyais le grand art de la chasse aux bêtes dangereuses comme le seul digne d'un homme adulte. Mais, instruit par mes mésaventures, je ne dis mot. Certains de mes anciens compagnons ne semblaient pas ravis de mon retour annoncé dans une fonction nouvelle et peut-être dangereuse pour leur indépendance et leur pouvoir. Mais les femmes et les vieillards approuvèrent massivement la décision du chef, bien qu'elle touche un sujet qui a priori ne les concernait pas, ou à cause de cela. L'affaire était entendue.

Le chef conclut donc :

— Compagnons, je vous remercie, et j'en profite pour fixer le nombre de handicapés et d'invalides, par grotte, à 6 %, mais je sais que ce sera plus difficile dans les petites grottes.

Mais personne ne l'écoutait plus. Dans un enthousiasme indescriptible, les hommes changèrent d'attitude et saluèrent bruyamment mon retour, les femmes profitèrent de la situation pour exiger leur participation à la noble et grande chasse aux mammoths, sauf pendant leur grossesse ; invention du congé maternité. Dès le lendemain matin, une nouvelle chasse fut organisée, plus rusée, plus efficace, plus prudente, permettant de récupérer plus de viande en prenant moins de risques. Et c'est ainsi que l'espèce mammoth, déjà menacée, fut exterminée, comme le furent tous les grands animaux de la surface terrestre, en quelques siècles.

— Depuis cette date, me dis-je à moi-même, on ne peut arrêter le progrès ni le déficit de la sécurité sociale. L'homme, cet animal handicapé par la taille de son cerveau, dévore la planète dans une fuite en avant perpétuelle, pour nourrir ses enfants, ses retraités et ses malades. Oui, mais que se passerait-il si le cerveau lui-même était handicapé ?